



Le maître du drame psychologique scandinave sur le tournage de son film *Crise*, en 1946. AB SVENSK FILMINDUSTRI 2

Plongée dans la pensée d'Ingmar Bergman

ÉDITION Les carnets où le cinéaste suédois consignait tous les brouillons de ses scénarios et diverses réflexions sur son art et sa vie sont réunis dans un pavé de 1000 pages.

Après les *Carnets* de Yasujiro Ozu en 2020, Carlotta Films, distributeur et éditeur, propose un nouveau volume de plus de mille pages, les *Carnets* d'Ingmar Bergman, traduction presque in extenso des cahiers à spirale qu'a noircis jour après jour le cinéaste pendant près de cinquante ans. Au lieu d'un journal classique, d'une autobiographie (déjà parue sous le titre de *Laterna magica*) ou d'une recension de ses propres films (voir le livre *Images*), le cinéaste suédois rédige essentiellement dans ces *Carnets* les brouillons d'un grand nombre de ses scénarios. Cela se mêle, en passant, à quelques évocations de moments clés de son existence (la mort de son père) ou de l'actualité (l'assassinat de Martin Luther King).

Il faut parfois s'accrocher, se souvenir des films dont il est question dans ces versions embryonnaires, et être prêt à se laisser emporter dans le flux erratique du cinéaste, qui mêle sans transition sa propre vie à celle de ses personnages. Ainsi, il évoque dans le même paragraphe une visite de sa fille Eva, et un personnage également prénommé Eva dans le film *Une passion* (1969) qu'il est

en train d'écrire. Confusion assez symptomatique : elle montre à quel point Bergman était habité par ses personnages et son œuvre, presque au point de négliger sa vraie vie et celle de ses proches. Lui qui s'est marié plusieurs fois et a eu neuf enfants avec six femmes différentes avoue : « *Je n'ai jamais vraiment accordé d'intérêt à mes enfants.* »

IALOGUE PERMANENT AVEC LUI-MÊME

Et pourtant, son œuvre est nourrie de son expérience, de ses relations familiales, bonnes ou mauvaises. Après l'autobiographie *Fanny et Alexandre* (1982), un de ses sommets, il a passé plusieurs années à retracer la vie de ses parents dans plusieurs scénarios. Mais il est clair que Bergman envisage plus les rapports humains par le biais de la fiction – comme filtre ou prisme – que par la confrontation directe avec les autres. Il admet qu'il fuit les

Le grand créateur, reste fidèle à son image rigoriste et dépressive, mais s'en amuse aussi.

réunions et les mondanités et se fustige lorsqu'il ne réussit pas à se mettre à sa table de travail.

L'autre grande curiosité de ces *Carnets* réside dans le dialogue permanent du cinéaste avec lui-même. Si chacun débat intérieurement de ses hésitations, s'admoneste ou s'encourage, rares sont ceux (créateurs compris) qui le font par écrit. Il y a quelque chose de fascinant dans cette exploration des coulisses d'une œuvre et dans les méandres de la pensée d'un grand créateur, qui reste fidèle à son image rigoriste et dépressive, mais s'en amuse également. Voir cet aveu de 1974 : « *Encore et toujours ce même prodige : alors que j'ai en moi tant de gaieté et que je trouve la vie si belle, c'est quand même un comble que je ne sois pas foutu d'écrire une seule ligne drôle. Je ne souhaite rien d'autre que cela. Tout ce que je veux c'est écrire quelque chose d'amusant, que les gens se sentent bien, qu'ils rient, qu'ils soient joyeux.* » Venant d'Ingmar Bergman, héraut de la neurasthénie scandinave, cela ne laisse pas de surprendre. ■

VINCENT OSTRIA